

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 51 (2024)

Marie-Bénédicte Vincent

L'histoire de l'Allemagne et des Allemands revisitée par l'histoire globale

DOI: 10.11588/fr.2024.1.113927

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Zur Forschungsgeschichte und Methodendiskussion

MARIE-BÉNÉDICTE VINCENT

L'HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE ET DES ALLEMANDS REVISITÉE PAR L'HISTOIRE GLOBALE

Très récemment, trois livres ont été publiés en anglais se proposant de répondre au même défi: écrire une histoire globale de l'Allemagne et/ou des Allemands sur la longue durée, de 1500 ou 1750 jusqu'au seuil du xxi^e siècle¹. Cette simultanéité de parution ne peut laisser indifférent: au-delà de l'effet de mode historiographique (chaque ouvrage se présentant comme le premier du genre...), pourquoi vouloir adopter une perspective transnationale ou globale dans l'histoire allemande? Et en quoi ce projet modifie-t-il l'écriture et le contenu de l'histoire de l'Allemagne et des Allemands? Ces questions peuvent nourrir une réflexion historiographique plus large sur la pertinence de grandes synthèses adoptant le prisme de l'échelle globale ou mondiale pour proposer du nouveau².

David Blackbourn dans »Germany in the World. A Global History 1500–2000« revendique une perspective globale du fait des connections multiples entre les pays de langue allemande avec l'Europe centrale et orientale d'une part, avec le monde d'autre part. Son livre veut mettre l'accent sur les mouvements de personnes, de biens et d'idées durant 500 ans afin de montrer que les Allemands ont été acteurs d'un monde plus large, pour le meilleur et pour le pire, avec des effets-retours de ces circulations en Allemagne.

Quand Eric Kurlander, Douglas T. McGetchin et Bernd-Stefan Grewe publient »Modern Germany. A Global History«, leur ambition est également de présenter les pays de langue allemande (ce qui inclut l'Autriche pour eux) dans leurs relations au monde plutôt que comme des entités pour elles-mêmes (p. XI): en envisageant les flux du commerce, de l'émigration et de l'immigration, ce sont les interdépendances et les liens »globaux et transnationaux« qui sont placés au centre de leur projet. Selon les auteurs, cette visée permet d'une part de donner une place à des groupes souvent

1 Compte rendu de: David BLACKBOURN, *Germany in the World. A Global History, 1500–2000*, New York (Norton, Liverlight, W. W. & Company) 2023, XXV–774 p., 26 fig., ISBN 978-1-63149-183-2, USD 45,00. Eric KURLANDER, Douglas T. McGETCHIN, Bernd-Stefan GREWE (dir.), *Modern Germany. A Global History*, Oxford (Oxford University Press) 2023, XX–907 p., fig., graph., cartes, ISBN 978-0-19-064152-8, GBP 36,99. H. Glenn PENNY, *German History Unbound. From 1750 to the Present*, Cambridge (Cambridge University Press) 2022, XX–326 p., ISBN 978-1-316-64991-6, GBP 22,99.

2 À titre d'exemple Nicolas BEAUPRÉ, Florian LOUIS (dir.), *Histoire mondiale du xx^e siècle*, Paris 2022.

marginalisés voire ignorés dans les récits classiques et, d'autre part, de problématiser la notion d'identité allemande. L'ouvrage veut être une synthèse du renouvellement historiographique ainsi obtenu, mais aussi une mise à portée pédagogique de connaissances et de concepts auprès d'un public de non spécialistes, notamment les étudiants du premier cycle universitaire.

Le troisième livre est de taille plus modeste: H. Glenn Penny invite avec »German History Unbound. From 1750 to the Present« à décentraliser le regard de l'État-nation pour prendre davantage en considération le polycentrisme du passé et du présent des Allemands. Cet auteur revendique dans sa préface une histoire des expériences allemandes en Europe et hors Europe (principalement le rôle des émigrants) plutôt qu'une histoire de l'Allemagne. Notons d'emblée la différence dans ces trois titres entre histoire de l'Allemagne (pour les deux premiers) et histoire allemande (pour le troisième), ce qui a des conséquences sur les contenus.

La lecture croisée de ces trois publications offre un double intérêt: d'abord étudier concrètement où réside l'enrichissement du questionnaire permis par la perspective transnationale et globale; ensuite réfléchir, à partir du cas allemand, à ce qu'est plus généralement l'histoire transnationale. Ainsi que le soulignent Kurlander *et al.* (p. XIII), l'histoire allemande peut servir de laboratoire pour penser différemment l'écriture de l'histoire en général. Glenn Penny remarque d'ailleurs que le cas allemand présente l'intérêt de ne pas imposer de cartes figées de l'État national avant 1871, ce qui dans les représentations géographiques ou mentales élargit beaucoup les potentialités pour penser les identités. Cette ouverture des contemporains doit guider, selon lui, les historiens à ne pas s'enfermer dans une définition unique de l'histoire allemande, mais à penser celle-ci comme plurielle.

En tentant un compte rendu comparé des trois ouvrages cités ci-dessus, nous souhaitons réfléchir à la pertinence de la perspective globale (au sens de menée à l'échelle du monde) et transnationale (au sens de franchissement des frontières nationales et de variation des échelles d'analyse: locale, régionale, impériale ou mondiale) pour revisiter l'histoire longue de »l'Allemagne« et des »Allemands«. Ces termes sont mis ici entre guillemets pour souligner leur utilisation comme des catégories non figées et non homogènes, l'inverse n'aurait d'ailleurs pas beaucoup de sens avant 1871, mais plurielles et évolutives selon les époques. Le regard est celui d'une historienne contemporanéiste, qui s'est essayée il y a peu à l'histoire transnationale allemande dans une chronologie toutefois plus resserrée³. Cette expérience d'écriture guide la présente analyse.

Après avoir présenté ce qui rapproche et ce qui différencie ces trois ouvrages sur les plans de la construction et de la forme, nous analyserons les conséquences de la perspective transnationale en termes d'écriture. Puis nous étudierons plus en détails le traitement de deux périodes du xx^e siècle pour examiner concrètement les effets de la démarche revendiquée, avant de dresser un bilan.

3 Marie-Bénédicte VINCENT, Une nouvelle histoire de l'Allemagne (xix^e–xxi^e siècle), Paris 2020.

Un projet comparable, trois livres différents

Ouvrir l'espace: Les trois ouvrages se rejoignent sur l'idée d'un décloisonnement spatial de l'histoire allemande. Le fait que les auteurs soient anglo-saxons et travaillent aux États-Unis n'est peut-être pas anodin dans ce changement d'échelles: David Blackbourn, historien britannique émigré, ancien professeur à Harvard et à l'université de Vanderbilt dans le Tennessee, Eric Kurlander à l'université Stetson en Floride, McGetchin à l'université de Californie tout comme Glenn Penny. Seul Bernd-Stefan Grewe est en poste à l'université de Tübingen, mais il a fait ses études entre autres en France. De générations différentes, les auteurs ont intellectuellement posé dans leurs travaux antérieurs les bases d'un tel décentrement géographique. Blackbourn (né en 1949), reconnu comme étant l'auteur d'une histoire du XIX^e siècle allemand en 1996⁴, a ensuite invité à un *spatial turn* dans l'histoire, notamment dans son histoire des paysages et de la nature en Allemagne de 2006⁵. Grewe (né en 1968) a mené de nombreux travaux sur le colonialisme et le post-colonialisme et a publié une histoire mondiale de l'or en 2019⁶. McGetchin a travaillé sur les liens entre l'Allemagne et l'Asie du Sud et sur l'orientalisme et »l'indomanie«⁷, tandis que Kurlander (né en 1973), spécialiste du nazisme, a codirigé un livre sur les rencontres interculturelles entre l'Allemagne et l'Inde⁸. Ces thématiques portent indéniablement à une ouverture des horizons et à un dépassement du cadre national ou européen.

Certes ces historiens ne sont pas les premiers à vouloir contextualiser l'histoire de l'Allemagne en replaçant celle-ci dans son environnement mondial: Jürgen Osterhammel pour le XIX^e siècle⁹, Sebastian Conrad pour le *Kaiserreich* dans sa dimension coloniale et impériale¹⁰, pour citer quelques précurseurs connus, ont déjà ouvert des voies fécondes en la matière. La nouveauté des trois ouvrages considérés réside plutôt dans la longue durée adoptée, qui est plus rare, ne serait-ce que par l'ampleur de lectures qu'elle nécessite. Les trois ouvrages forcent d'ailleurs l'admiration car réaliser de telles synthèses n'est assurément pas simple (pour Kurlander *et al.*, il s'agit d'ailleurs d'une entreprise collective).

Étendre la chronologie: Blackbourn débute son livre en 1500 lorsque l'on commence à parler du Saint Empire romain de nation allemande, qu'une forme commune de la langue allemande émerge, l'allemand moderne naissant, dans lequel Luther traduit la

4 David BLACKBOURN, *The Long Nineteenth Century: A History of Germany 1780–1918*, Oxford, New York, NY 1998.

5 ID., *The Conquest of Nature: Water, Landscape and the Making of Modern Germany*, New York, NY 2006.

6 Bernd-Stefan GREWE, *Gold. Eine Weltgeschichte*, Munich 2019.

7 Douglas T. MCGETCHIN, Peter K. J. PARK, Damodar R. SARDESAI (dir.), *Sanskrit and Orientalism: Indology and Comparative Linguistics in Germany 1750–1958*, New Delhi 2004.

8 Joanne Miyang CHO, Eric KURLANDER, Douglas T. MCGETCHIN (dir.), *Transcultural Encounters between Germany and India*, Londres 2013 (Routledge Studies in the Modern History of Asia).

9 Jürgen OSTERHAMMEL, *The Transformation of the World. A Global History of the Nineteenth Century*, Princeton, NJ 2014 (version allemande 2010).

10 Sebastian CONRAD, *Globalisierung und Nation im Deutschen Kaiserreich*, Munich 2006; ID., Jürgen OSTERHAMMEL (dir.), *Das Kaiserreich transnational. Deutschland in der Welt 1871–1914*, Göttingen 2004.

Bible dans le premier tiers du ^{xvi}^e siècle et que des humanistes tels que Jean Cochlaeus (1479–1552) évoquent un espace appelé Allemagne avec des gens dénommés Allemands. Dans le découpage du livre, on note que la période contemporaine occupe toutefois le plus de pages. Le propos est en effet organisé en quatre parties d'ampleur chronologique inégale: respectivement »Les Allemands dans un monde qui change (1500–1780)«, »L'Allemagne et la naissance de la modernité (1780–1820)«, »Les Allemands et la nation allemande dans un monde en voie de globalisation (1820–1914)« et »Le siècle allemand (1914–2000)«. On relève que ces titres de parties opèrent un passage des »Allemands« à »l'Allemagne« avant 1871; de plus, malgré la perspective globale, la fondation du *Kaiserreich* reste le »tournant crucial« (p. XVII) selon Blackburn.

Si l'ampleur chronologique annoncée par Kurlander *et al.* est tout aussi impressionnante, le traitement privilégie lui-aussi nettement la période contemporaine: sur 16 chapitres, 14 sont dédiés à la période allant du milieu du ^{xviii}^e siècle à nos jours. Ce choix est justifié par la structuration des enseignements universitaires aux États-Unis, qui conduit à traiter en 14 semaines toute l'histoire allemande de la Révolution à aujourd'hui. On note pour l'après-1945 que la césure est posée en 1969 (Willy Brandt chancelier et mise en œuvre de la *Neue Ostpolitik*), entre le chapitre 14 et le chapitre 15 (qui s'achève en 1991), dans une perspective retraçant là aussi le chemin menant vers la réunification: on retrouve donc l'échelle nationale comme structuration du récit historique.

Glenn Penny commence, quant à lui, son étude en 1750, mais sans justifier cette date avant la fin du premier chapitre: la période 1750–1860 est alors présentée comme une période d'accélération de la prise de conscience globale. Elle ne serait pas qu'un siècle de transition entre deux périodes, celle de l'absolutisme et celle de l'État-nation, ainsi que l'a définie Reinhart Koselleck avec l'expression »d'époque seuil« (*Sattelzeit*), mais plutôt une séquence où les Allemands sont de plus en plus connectés au monde (p. 57).

Finalement, les trois ouvrages adoptent tous un plan chronologique relativement classique, sans doute inévitable quand on travaille sur la longue durée. La perspective nationale n'est pas évacuée, elle structure encore fortement les découpages en parties. L'innovation se trouve donc ailleurs.

Focus et outils: Les trois ouvrages présentent un objectif commun: mettre en avant des circulations. Blackburn souhaite retracer des itinéraires de personnes traversant les frontières, notamment les émigrants allemands qui ont créé une »diaspora globale« et fondé des communautés »Little Germany« aux États-Unis, en Australie, au Brésil, etc. dans lesquelles des phénomènes d'hybridation résultant des contacts culturels entre Allemands et autochtones se sont produits. Ce ne sont pas les relations internationales classiques que l'historien veut développer, même s'il évoque aussi le rôle des diplomates.

La proximité ici avec l'ouvrage de Penny, qui met au centre de son investigation précisément les communautés d'émigrants »allemands« dans le monde et la question de leurs appartenances culturelles multiples, est frappante. Cet auteur va jusqu'à refuser au départ de définir qui est Allemand et qui ne l'est pas pour laisser la place à toute la gamme des représentations et autoreprésentations possibles de la »germanité«.

Selon lui, les multiples appartenances (être citoyen d'un État en Amérique du Sud et se sentir d'origine allemande par exemple) n'étaient pas un problème pour les acteurs, donc elles ne doivent pas l'être pour les historiens. Les termes clés de son introduction substantielle de 25 pages sont le polycentrisme, qui définit l'Allemagne dans son passé comme dans son présent (ce qui fait que la balance entre l'unité et la diversité depuis la fin du Moyen Âge persiste dans son histoire), les mobilités qui caractérisent l'Europe germanophone, les traditions d'inclusion et de tolérance conduisant à appréhender l'identité collective sur un mode flexible, la pluralité des Allemands en Europe, qui inclut les germanophones d'Autriche et de Suisse si l'on admet que l'histoire ne s'écrit pas forcément du point de vue des États. Ici Glenn cite les travaux de Philipp Ther¹¹, pour qui les frontières des États de l'Europe centrale n'ont pas été nécessairement au cours de l'histoire celles des nations. Ther invite parallèlement à prendre en compte l'hétérogénéité des populations vivant dans les États allemands, cette part ayant été longtemps minorée par le récit national. Dans les faits, l'ouvrage de Penny analyse principalement les Allemands hors Allemagne, en Europe ou dans le reste du monde (diasporas). De manière caractéristique, la période suivant la fondation du *Kaiserreich* est traitée dans le chapitre 3 intitulé «Emigrant Nation» et s'ouvre par des statistiques sur les millions de lettres parties d'outre-Atlantique et arrivées en Allemagne (4 millions par an dans les années 1890, 7 millions en 1901), témoignant de connexions interpersonnelles entretenues après les départs des émigrants.

Une convergence ici peut être décelée avec l'ouvrage de Blackburn, qui s'intéresse non seulement aux circulations de personnes, mais aussi à celles des biens matériels et des produits. Il donne en introduction l'exemple du mercure extrait au xvi^e siècle des mines espagnoles par des négociants allemands, qui l'envoient outre-Atlantique où il sert en Amérique dans les mines d'argent à séparer le métal précieux de la pierre, l'argent étant ensuite expédié en Europe ou dans d'autres continents via des circuits marchands. Bref, il s'agit d'une histoire de l'Allemagne vue à travers des «lunettes globales» (p. XVIII). Les circulations portent aussi sur les idées, les modèles politiques, les idéologies.

Kurlander *at al.* proposent de leur côté un ouvrage mixte alliant thèmes classiques et thèmes transnationaux. Ils fournissent d'ailleurs une liste des items comprenant pêle-mêle (p. XIII) les migrations et mobilités, le colonialisme, les relations avec le monde atlantique, l'orientalisme, les voyages et le tourisme, la consommation et la culture de masse, le commerce global, l'impérialisme dans tous les continents, le multiculturalisme, les cultures mémorielles, la nature et l'environnement, ou encore l'alimentation. Chaque chapitre s'ouvre par une introduction mettant en exergue les thèmes globaux et transnationaux de la période, mais ne les étudie pas ensuite à l'exclusion des autres thématiques.

En tenant compte de la focale des trois ouvrages, il n'est pas surprenant que ceux-ci étudient les mêmes groupes professionnels qui circulent : soldats, marchands, missionnaires, ingénieurs, étudiants, scientifiques, explorateurs, migrants, exilés ou immigrants.

11 Philipp THER, *Center Stage. Operatic Culture and Nation Building in Nineteenth-Century Central Europe*, West Lafayette, IN 2014 (version tchèque 2008); ID., *The Outsiders. Refugees in Europe since 1492*, Princeton, NJ 2021 (version allemande 2017).

Des glossaires mêlant noms communs et propres sont d'ailleurs fournis à la fin des ouvrages de Blackbourn et Kurlander *et al.* Les illustrations des trois livres sont aussi liées à ce projet intellectuel avec de nombreuses cartes et photographies. On peut toutefois s'étonner du choix très classique des cartes politiques chez Blackbourn (le Saint Empire, la Confédération germanique de 1815, l'Allemagne unifiée de 1871, l'Europe sous domination nazie en 1941–1942 ou encore les zones d'occupation alliées en 1945), qui semble en décalage avec l'histoire spatialement beaucoup plus ouverte qu'il revendique. Comparativement, le choix des illustrations apparaît plus original chez Penny, telles cette école allemande à Valdivia au Chili en 1930 ou cette échoppe d'un négociant allemand du café, Friedrich Körper, à Guatemala City en 1911. Quant à l'ouvrage de Kurlander *et al.*, il frappe par le nombre d'illustrations agrémentant quasiment chaque page et alternant des icônes devenues classiques avec des documents plus inédits. C'est un livre plaisant à feuilleter, plus accessible d'une certaine manière, et ce malgré son volume.

Ce que la perspective transnationale fait à l'écriture

»*Désinvisibiliser*« et *hiérarchiser différemment*: Blackbourn prend le temps d'explicitier les changements apportés par »les lunettes globales« dans l'écriture de l'histoire: d'abord rendre visibles des phénomènes jusqu'alors occultés ou peu traités. Parmi les exemples qu'il donne, on peut retenir l'aide apportée par des soldats non allemands dans des guerres où combattent les Allemands, ou alors les voyages d'Allemands dans un monde en expansion à partir du xvi^e siècle, donc bien avant la constitution d'un éphémère empire colonial allemand entre 1884/85 et 1918/19. Les Allemands comme soldats, colons, missionnaires, marchands, savants, etc. ont été dans des espaces ultra-marins auxiliaires de colonisateurs européens tiers. Mais ils ont moins laissé de traces que ces derniers car ils n'agissaient pas dans le cadre d'un empire allemand. Certains ont changé de nom en franchissant les frontières, ce qui rend aussi leur origine moins repérable. Autrement dit, le livre traite des Allemands vivant à l'âge des empires qui ont émigré dans des empires tiers ou des territoires étrangers non colonisés. La ville de Buenos Aires compte à elle seule près de 30 000 germanophones en 1914, alors que les colonies allemandes ne rassemblent à cette date que 20 000 Allemands... L'histoire a longtemps occulté l'action de ces émigrés allemands une fois qu'ils avaient quitté l'Europe.

Un autre effet de l'histoire transnationale est la hiérarchisation différente des sujets traités. Par exemple, le récit de l'après-1945 dans l'opus de Blackbourn débute par le sort des 8 millions de personnes déplacées présentes sur le territoire allemand à la fin de la guerre. Plus de 6 millions rentrent chez elles, mais 1,3 million restent en Allemagne occupée. Cette population hétérogène, qui comprend des réfugiés, des anti-communistes et des Juifs voulant émigrer à l'Ouest ou en Palestine, est prise en charge dans des camps, qui deviennent des laboratoires du développement d'une assistance internationale (p. 529). Les *Displaced Persons* (DPs) ont ainsi façonné le concept d'asile politique et donné lieu en 1951 à la fameuse convention de l'ONU relative au statut des réfugiés. Autrement dit il y a eu, selon Blackbourn, un »moment DPs« en Allemagne aux effets mondiaux. Ce sujet n'est pas en soi nouveau, mais le placer d'entrée de jeu avant de présenter les modalités militaires, politiques ou économiques de l'occupation alliée relève d'une démarche différente. Notons cependant l'écriture

plus classique de l'ouvrage de Kurlander *et al.* Dans ce livre didactique, il s'agit de transmettre des connaissances de base sur les différentes périodes tout en élargissant le champ. Les sous-parties des chapitres sont donc caractérisées par une hiérarchisation plus habituelle aux grandes synthèses (histoire politique, histoire économique et sociale, histoire culturelle).

Adopter une perspective transnationale ne signifie pas, selon Glenn Penny, vouloir esquiver les questions considérées comme les plus centrales de l'histoire allemande: celles de la violence et de la guerre. Il importe notamment de savoir si la perspective globale fait voir sous un autre angle le régime nazi et ses crimes. Blackbourn répond par l'affirmative, au sens où l'on voit mieux les circulations d'idées et les influences au sein d'un mouvement fasciste largement européen dans les années 1930, notamment le modèle fort qu'exerce l'Italie sur Hitler, mais cela n'enlève rien à la spécificité du régime génocidaire nazi (p. XXIII): l'historien réaffirme avec vigueur l'unicité du fascisme allemand dans sa radicalité et sa forme destructrice. Le nazisme est autant un produit de son temps qu'une création de l'histoire allemande, écrit-il. La perspective transnationale ne conduit pas au relativisme. Toutefois, dans le livre de Glenn Penny, le nazisme en tant que régime n'est pas (suffisamment?) traité. Selon l'index, le nom d'Adolf Hitler n'est cité que deux fois dans l'ouvrage entier, ce qui peut choquer. Le décentrement géographique permet cependant une réflexion intéressante sur les catégories utilisées à l'époque: c'est notamment le cas de la conception raciale des »Allemands de l'étranger« (*Auslandsdeutsche*), qui semble en décalage avec les représentations d'un certain nombre d'acteurs sur le terrain étudiés par Glenn Penny, qui tendent à dépolitiser ce terme et pensent leur identité comme une hybridité culturelle.

La dimension réflexive versus l'empirisme: Blackbourn donne une dimension réflexive très poussée à son ouvrage. C'est un livre ambitieux, qui se situe bien au-delà de la seule restitution ordonnée de connaissances. Du point de vue du contenu, l'essai l'emporte clairement sur la dimension narrative. Le récit est d'ailleurs peu daté et ne progresse pas selon un ordre chronologique strict au sein des chapitres: certains thèmes sont choisis pour leur importance et déployés en conséquence. Tous les événements ne sont pas mentionnés, toutes les lois ne sont pas citées. Ainsi, par exemple, dans le chapitre sur l'après-1945, Blackbourn ne fait pas le récit (classique) des crises de guerre froide. Il met en relief la date de 1947 comme l'année de basculement de la question allemande: alors qu'en 1946 la coopération entre les Quatre fonctionne encore et que les Français posent plus de problèmes que les Soviétiques au sein du Conseil de contrôle quadripartite, c'est en l'espace de quelques mois que la division allemande devient inéluctable du fait de l'opposition entre les Alliés. Mais il ne délivre pas le récit chronologique aboutissant à la création des deux États allemands de 1949. C'est un livre qui, pour cette raison, ne peut constituer une première entrée sur l'histoire allemande: il suppose des connaissances préalables, même si le style d'écriture est abordable et facilité par le renvoi des notes en fin d'ouvrage. Peu de chiffres sont donnés, peu de statistiques sont fournies, peut-être pour manifester une ambition différente de la monumentale synthèse d'histoire de la société allemande de Hans-Ulrich Wehler assise sur de multiples données quantitatives¹².

12 Hans-Ulrich WEHLER, *Deutsche Gesellschaftsgeschichte 1700–1991*, 5 vol., Munich 1987–2008.

L'histoire transnationale se nourrit plutôt d'exemples individuels. L'échelle micro-historique est en effet pertinente pour étudier des trajectoires transfrontalières, des circulations. La micro-histoire n'est pas évacuée par la perspective globale, au contraire. Le livre de Glenn Penny illustre bien cette combinaison des deux échelles. Son premier chapitre commence par un exemple choisi en 1849, celui de Moritz Wagner, un naturaliste bavarois parti rencontrer dans un voyage d'exploration les Allemands du Caucase, notamment autour de Neu-Tiflis, et rendant compte dans ses écrits des communautés et des mœurs de ces «Allemands». Glenn Penny revendique clairement une démarche expérimentale: en refusant de définir en introduction qui est Allemand et qui ne l'est pas, il ouvre le champ des possibles pour englober les différentes manières de percevoir et de se représenter la «germanité». En partant de la micro-histoire, l'auteur s'affranchit des catégories nationales préétablies et démontre leur flexibilité selon les époques et les lieux. Son questionnement est de voir, pragmatiquement, comment la «germanité» revendiquée ou attribuée par les acteurs rend compte de comportements ou de jugements dans des situations historiques particulières. Son récit comporte, lui aussi, peu de dates. L'histoire transnationale s'affranchit dans les trois ouvrages d'une trame événementielle: les exemples individuels l'emportent sur les événements. Chez Kurlander *et al.*, la chronologie est ramassée à la fin de chaque chapitre et a le statut d'outil. Finalement, la perspective transnationale libère l'écriture de certaines normes de l'écriture historique (la chronologie, l'exhaustivité) et permet de proposer d'autres hiérarchies, d'autres focales. Cette libération est-elle féconde?

La comparaison livre à livre de deux sujets du xx^e siècle

Étant vingtiémiste et plus compétente pour juger de la potentielle plus-value apportée par ces trois livres sur ce siècle, la comparaison détaillée qui suit porte sur la république de Weimar et le régime nazi. En quoi l'étude du «siècle des extrêmes» (Eric Hobsbawm) est-elle renouvelée par l'histoire transnationale, là où on pourrait *a priori* réfléchir plutôt en termes de spécificités allemandes? La question a aussi son importance pour tester de manière plus générale le potentiel heuristique de l'approche transnationale par comparaison avec des périodes où celle-ci va presque de soi comme la fin du xix^e siècle (première mondialisation) ou la fin xx^e siècle (accélération de la mondialisation).

La période de la république de Weimar: Blackburn propose un chapitre de près de 30 pages (p. 399–428) sur Weimar. En mettant l'accent sur les aspects transnationaux de cette période, il privilégie de fait les aspects politiques et culturels au détriment des thèmes sociaux. Le chapitre s'ouvre sur l'analyse des débuts violents de la république, qui sont réinsérés dans un après-guerre européen lui-même violent du fait de l'affrontement entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires et des conflits de frontières. Blackburn remet en perspective les conséquences dramatiques de la Grande Guerre pour l'Allemagne en soulignant que les pertes territoriales sont moindres par rapport à celles de l'Autriche, de la Hongrie ou encore de la Bulgarie (p. 401) et que les violences pour établir les frontières allemandes sont moins intenses qu'ailleurs. Il

évoque, et c'est assez original, la participation des »Allemands ethniques« dans les corps francs en Europe centrale, par exemple en Tchécoslovaquie où les ultranationalistes germanophones veulent créer des provinces allemandes. Les violences en Rhénanie, où stationnent 25 000 soldats envoyés par la France, sont analysées comme une »version allemande« des conflits de frontières en Europe. La dimension transnationale des révolutions de 1918/19 est présentée, de Béla Kun à Rosa Luxemburg. L'exemple d'Alexander (Sándor) Radó (1899–1981), un Hongrois qui dirige les unités communistes de Leipzig, illustre ces trajectoires transnationales rouges. Les mobilités de l'après-Première Guerre mondiale sont analysées, notamment l'arrivée dans le Reich des Allemands de la Baltique ou d'Alsace-Lorraine (1,3 million au total), mais aussi de 100 000 Juifs échappant à des pogroms en Ukraine et en Galicie. Le tournant dans l'histoire de la république de Weimar est perçu de manière classique en 1924, avec la fin de l'occupation étrangère de la Ruhr et des soulèvements contestant la république, la stabilisation financière et l'arrêt de la »déglobalisation économique« qui avait prévalu depuis 1914. Les deux nouveautés dans la vie économique sont, selon Blackbourn, liées à l'influence des États-Unis: la rationalisation (mais qui a un coût sur l'emploi) et la dépendance face au capital américain.

Un autre phénomène transcontinental est le début de la consommation de masse, illustré par le film de 1930 *Menschen am Sonntag*¹³. Les critiques soulevées par une »américanisation« de la culture (cinéma, jazz, mode) suscitent des crispations sur l'identité allemande. Christopher Isherwood écrit en 1929 quand il arrive à Berlin qu'il y recherche son »pays natal«. Les avant-gardes de Weimar sont analysées comme éminemment transnationales. Les échanges culturels transnationaux suscitent cependant, après la période de »déglobalisation culturelle« (p. 421) de la première moitié des années 1920, des rejets. Ces contacts culturels sont passés par des relations interpersonnelles. Un exemple original est celui des 175 œuvres du Bauhaus envoyées en 1922–1923 à Calcutta sur une idée de l'historienne d'art Stella Kramrisch (1896–1993) née en Moravie. Finalement, conclut Blackbourn, la culture de Weimar est plurielle avec un pôle international, lié à la gauche et promoteur d'une modernité culturelle, et un pôle nationaliste et raciste, appuyé sur les universités et les petites et moyennes villes (le *Bauhaus* est chassé de Weimar en 1924). La culture se trouve ainsi politisée. Ce résultat n'est pas nouveau, pourra-t-on objecter. L'impression générale reste néanmoins la très forte insertion de l'Allemagne de Weimar dans des courants internationaux (politiques, économiques, culturels) qui la traversent et la divisent à la fois.

Le livre de Kurlander *et al.* consacre quelques 50 pages à la période entre la fin de la Grande Guerre et le régime nazi. La particularité est d'inclure aussi l'Autriche (mais dans les faits, elle est beaucoup moins traitée que l'Allemagne). Il y a de nombreux points communs avec Blackbourn: le fait d'insister sur l'occupation de la Rhénanie par l'armée française (dont un cinquième des soldats viennent des colonies d'Afrique) permet de pointer la violence de l'après-guerre et les conséquences sur les représentations, en l'occurrence le racisme. Une autre similitude est de minorer l'histoire sociale de cette période et de privilégier l'histoire culturelle (alors que la sous-partie

13 *Menschen am Sonntag*, Allemagne, 1930, noir et blanc, muet, 73 min., réalisé par Robert Siodmak et Edgar G. Ulmer, scénario de Billy Wilder, Fred Zinnemann et Robert Siodmak, d'après une idée de Curt Siodmak.

est intitulée «défis de la modernité: culture et société»). La présentation politique du régime de Weimar est, en revanche, bien plus développée que chez Blackburn, même si le récit est, comme on l'a vu, peu daté (aucune date entre novembre 1918 et l'élection de l'assemblée constituante en janvier 1919 par exemple, la date suivante étant le putsch de la brasserie de 1923). La narration se fait très classique pour l'analyse du système des partis, du putsch de Kapp en 1920, des assassinats de Matthias Erzberger en 1921 et de Walther Rathenau en 1922, et la dimension transnationale n'est pas du tout présente. Le chapitre passe ensuite directement aux effets de la grande dépression et à l'effondrement politique de la république avec l'utilisation de l'article 48 par le chancelier Heinrich Brüning à partir de 1930, la percée électorale cette même année du NSDAP et le fait qu'en juillet 1932 les partis non démocratiques soient devenus majoritaires au Reichstag. La république connaît selon les auteurs un processus de désintégration depuis trois ans quand Hitler arrive au pouvoir légalement. Pour autant, la conclusion souligne qu'il ne faut pas voir dans le régime de Weimar un prélude à la période du nazisme. L'Allemagne (et l'Autriche ajoutent les auteurs, mais l'histoire politique autrichienne n'est pas du tout restituée) ont résisté aux révolutions et aux crises de 1917-1923 et la situation des deux républiques apparaissait stabilisée en 1928/1929. Les défis rencontrés, la crise économique et la montée des partis extrémistes de gauche et de droite, étaient présents ailleurs dans le monde, mais ils étaient plus aiguisés en Allemagne et en Autriche. On retrouve ce souci, présent chez Blackburn, de réinsérer l'Allemagne dans un contexte global. La sous-partie sur la dualité culturelle de Weimar n'est pas non plus novatrice, les exemples cités sont très classiques, mais incluent des Autrichiens comme Arnold Schoenberg; elle intègre toutefois un passage sur la science et un autre sur la culture juive. Le chapitre se clôt par une sous-partie de facture très classique sur les relations internationales du traité de Rapallo en 1922 jusqu'à 1933.

Quant au livre de Glenn Penny, il offre le décentrement promis en introduction, puisqu'il ne traite pas de l'histoire de la république de Weimar en tant que telle, mais évoque l'entre-deux-guerres des Allemands à l'étranger. Le chapitre 5 s'ouvre par un exemple longuement développé: celui du marchand de café Friedrich Körper au Guatemala, originaire de Brême, qui est arrivé dans les années 1880 et a bâti un négoce florissant. Ses biens ont été saisis par l'État du Guatemala à la fin de la Première Guerre mondiale, ce qui permet de faire une histoire décentrée des effets de la Grande Guerre en Amérique latine. Mais il les récupère dans les années 1920 et peut dès lors envoyer de l'argent à sa mère et à sa sœur restées en Allemagne et dont l'épargne a fondu: à l'heure où l'Allemagne connaît l'hyperinflation, son commerce au Guatemala est prospère, à l'instar des succès économiques d'autres Allemands installés au Brésil, en Argentine, au Chili ou en Uruguay. Ces marchands bilingues ou multilingues à la clientèle internationale font partie des élites des pays d'accueil; ils ont développé des affaires et se sont adaptés à leur environnement, ils exercent dans certaines villes ou ports une influence économique et disposent d'une visibilité culturelle importante, notamment via les écoles allemandes. Cette réussite tranche avec les difficultés économiques de la république de Weimar. Pour l'auteur, ce cas d'étude montre l'intérêt d'écrire une histoire des Allemands qui ne soit pas dictée par l'histoire de l'État national. Ces Allemands de l'étranger ne se considèrent en rien comme des agents de l'État national, ils ne cherchent pas à créer un Empire informel,

à développer un *soft-power* de l'Allemagne à l'étranger. Quand l'auteur conclut que l'histoire de ces Allemands n'a rien à voir avec celle de la république de Weimar (p. 188), on perçoit combien le projet d'écrire une histoire des »Allemands« diffère d'une histoire de »l'Allemagne«.

Au total, il ressort de cette première comparaison que la perspective transnationale n'aboutit pas à une histoire alternative de la république de Weimar. Un certain nombre de passages ne sont pas spécialement novateurs. La valeur ajoutée réside plutôt dans l'effort pour réinsérer ce régime dans des tendances transversales à l'échelle européenne ou mondiale (les sorties de guerre, les effets de l'inflation, le poids de la crise de 1929, la modernité culturelle, etc.) en soulignant que l'Allemagne y fut confrontée de manière concomitante et de plein fouet. La dimension réflexive est très présente.

La période du régime nazi: Le livre de Blackbourn aborde la période nazie en deux chapitres: le chapitre 10, qui va de 1914 à 1939, ce qui revient à placer le nazisme dans le prolongement de la Grande Guerre, et le chapitre 11, qui traite la période de 1939 à 1949. Ces découpages inhabituels indiquent que la visée est plus réflexive que narrative. Il s'agit d'un essai d'interprétation sur ces séquences plutôt qu'un déroulement événementiel. La période nazie à proprement dite est traitée en une centaine de pages. Blackbourn revient d'abord sur les causes multifactorielles de l'arrivée au pouvoir de Hitler: l'effet d'une propagande dynamique, la dépression économique, la polarisation des extrêmes entre KPD/NSDAP, les dysfonctionnements de la démocratie parlementaire depuis 1930, la division de la gauche politique entre SPD et KPD, le rôle joué par les élites dans le dénigrement de la démocratie et la main tendue à Hitler: rien de transnational ici. Cette dimension intervient cependant juste après avec l'analyse des influences, idées et mouvements extérieurs sur les nazis et, inversement, avec la manière dont le nazisme influence l'étranger. Blackbourn rend compte d'un fascisme paradoxalement sans frontières. Sa thèse est forte: l'Europe contribue à fabriquer Hitler (p. 429). Les ressemblances entre nazisme et fascisme italien donnent lieu à une analyse poussée (p. 430–431). De même, la comparaison entre nazisme et communisme est reprise minutieusement (p. 452): même si la thèse de Nolte a été récusée lors de la querelle des historiens des années 1980, reste la question des emprunts que le fascisme fait au communisme soviétique. Les nazis ont appris de la gauche, écrit Blackbourn. La dimension transnationale de l'émigration antifasciste est évoquée (p. 456) en insistant sur des destinations moins connues des opposants comme la Nouvelle-Zélande, les Indes britanniques ou Shanghai. Le chapitre 11 revient sur la politique extérieure de Hitler à partir de 1933, puis compare de manière intéressante pour la Seconde Guerre mondiale les politiques d'occupation à l'Est et à l'Ouest (p. 473). Il n'y a pas de récit de la Seconde Guerre mondiale à proprement parler. La dimension impériale du projet nazi de domination de l'Europe est analysée longuement, à la fois dans ses versants économiques et culturels. Blackbourn note que par anticommunisme certains peuples ont pu choisir le camp allemand à l'Est (en Ukraine, en Biélorussie) mais que les nazis n'ont jamais voulu inclure les intérêts des peuples dominés. Les plans de réorganisation spatiale de l'Europe par les nazis sont rappelés, la Pologne étant conçue comme une sorte de laboratoire pour tester des politiques de colonisation, de déplacement et de déportation, puis d'extermination. Un point ori-

ginal est la mention d'une comparaison faite par les nazis eux-mêmes entre leur projet à l'Est et la conquête de l'Ouest aux États-Unis (p. 480): l'Est comme *frontier* au sens américain a été imaginé par Hitler dans son «Deuxième livre» non publié de 1928. »La Volga doit être notre Mississipi« énonce le Führer dans un discours de 1941, tout en rejetant l'idée d'un empire colonial africain classique¹⁴. Hitler voue aussi une admiration à la colonisation italienne en Libye (p. 482). Ces références hitlériennes sont rarement mentionnées dans les ouvrages sur le sujet. La dimension transnationale de la gestion de la main-d'œuvre forcée par l'organisation Todt, dans les camps de travail et par l'exploitation des *Zwangsarbeiter* dans le Reich est présentée, ainsi que son caractère massif (12 millions de travailleurs étrangers dans le Reich). Une autre dimension transnationale de l'histoire du nazisme a trait à la Résistance (p. 490).

Un sous-chapitre entier est dédié à la Shoah (p. 495–527). Il rappelle les faits désormais bien établis et faisant consensus entre les historiens: pas de plan préétabli, pas de décision unique de tuer tous les Juifs mais un processus de radicalisation cumulative, la figure centrale de Hitler comme origine du génocide même en l'absence d'ordre formel retrouvé, le lien indissociable entre la Shoah et la guerre. La dimension transnationale porte sur les nationalités des Juifs exterminés, mais aussi sur l'universalisation de la Shoah à la fin du xx^e siècle comme symbole du mal universel (p. 497) et comme mémoire existant à un niveau global (p. 513). Le fait que Hitler ait admiré le génocide des Arméniens (1915–1916) est rappelé (p. 514). La sous-partie insiste sur la collaboration de non Allemands à la Shoah, de »Biarritz à Babi Yar« (p. 516): la Shoah apparaît comme une opération certes dirigée par l'Allemagne, mais devenue »pan-européenne« par le biais d'États alliés ou satellites y consentant, ainsi que d'acteurs non étatiques comme des milices paramilitaires, des complices et aides locales et des *bystanders* impliqués à des degrés divers dans le meurtre des Juifs dans les États baltes, la Pologne, la Biélorussie, l'Ukraine notamment à l'été 1941. Blackburn souligne enfin que les Alliés ont peu fait pour arrêter le génocide en cours et que ce but était subordonné à la victoire militaire finale sur l'Allemagne. Au total, le traitement de la période nazie est dense, informé, percutant par sa dimension réflexive comme par sa maîtrise des dernières avancées historiographiques. Certes ce n'est pas exhaustif, on ne lit pas une histoire chronologique du régime nazi, mais le transnational est visible.

Le chapitre respectif de Kurlander *et al.*, de son côté, traite la période nazie entre 1933 et 1945 en 60 pages environ (p. 475–533). Il s'ouvre sur les Jeux olympiques de Berlin de 1936 avec ces 110 000 spectateurs et sa forte médiatisation à l'étranger. L'événement illustre les contradictions du régime hitlérien qui, à cette date, a autant besoin de légitimité à l'intérieur de ses frontières que de reconnaissance mondiale. La première sous-partie réinsère la politique nazie dans »un contexte global« en développant assez longuement l'inspiration italienne de Hitler et la centralité de la question autrichienne pour les deux dictateurs. Le tournant de juin-juillet 1934 est à ce sujet mis en valeur (p. 477). À partir de cette date, Hitler passe du statut d'admirateur du régime fasciste italien à celui de chef d'une coalition fasciste internationale: l'Axe. Le fascisme est analysé dans le livre comme un »phénomène d'anti-globalisation avec

14 »Unser Mississippi müsse die Wolga sein, nicht der Niger«. Pour le manuscrit non publié cf. Gerhard L. WEINBERG (dir.): Hitlers Zweites Buch. Ein Dokument aus dem Jahr 1928, Stuttgart 1961 (Quellen und Darstellungen zur Zeitgeschichte, 7).

des dimensions globales» (p. 478). On note ici la similitude avec le livre de Blackbourn. Le livre de Kurlander *et al.* insiste lui aussi sur les connexions entre les mouvements fascistes et met en exergue les trajectoires transnationales de certains leaders comme Rosenberg, né en Estonie, qui a un passeport russe et qui devient le théoricien du parti nazi. Ces éléments rendent selon les auteurs peu crédible la thèse d'un *Sonderweg* allemand selon laquelle l'Allemagne aurait une affinité particulière pour l'autoritarisme. Mais ils affirment cependant que le nazisme est un fascisme avec des traits distinctifs (p. 478): il est beaucoup plus raciste et antisémite que le fascisme italien. Cette spécificité du nazisme est aussi reconnue par Blackbourn. L'arrivée au pouvoir de Hitler n'était pas automatique, des contingences ont pesé sur les circonstances de sa désignation comme chancelier (p. 479): ce point, utilement rappelé, fait désormais consensus.

Le livre de Kurlander *et al.* se fait ensuite beaucoup plus classique dans son déroulement des étapes chronologiques de la «mise au pas». Un passage original par rapport aux synthèses déjà disponibles est toutefois la mention des contacts noués par les nazis avec l'Inde et la Perse (p. 488), illustrés par la photo d'une rencontre en 1942 entre Himmler et le dirigeant nationaliste Subhas Chandra Bose (1897–1945) en Inde. Dans la sous-partie consacrée à l'économie et la société, des résultats récents de l'historiographie sont restitués, comme par exemple la dimension sociale et pratique de la «communauté du peuple» (*Volksgemeinschaft*), qui n'est pas seulement un terme de propagande mais une somme de comportements au quotidien intégrant socialement et excluant racialement à la fois¹⁵. Quant à la dimension transnationale, on la retrouve d'abord dans la réflexion sur les modèles étrangers de législation raciale ayant pu inspirer les lois de Nuremberg de 1935 (le fameux exemple américain récemment débattu dans la recherche¹⁶) ou dans la culture du divertissement qui perdure dans l'Allemagne nazie et intègre une part de la culture états-unienne (le cinéma hollywoodien en l'occurrence) alors que, dans le même temps, le nazisme encourage le germano-centrisme (p. 504). On sait que les films de propagande formaient moins de 10 % de l'offre cinématographique produite en Allemagne et que la demande populaire de divertissement a conduit Goebbels par pragmatisme à l'importation de films étrangers. Un autre domaine où les circulations d'idées et d'expérimentations étrangères est observable en l'Allemagne nazie concerne les pratiques corporelles: la consommation végétarienne par exemple, les campagnes pour l'abstinence, les traitements thérapeutiques alternatifs étaient populaires en Europe de l'entre-deux-guerres (p. 511). La conclusion revient sur la difficulté de caractériser le régime nazi comme totalitaire (p. 518), car le terme conduit à insister sur la répression alors que l'adhésion de la population jusqu'à une date avancée dans la Seconde Guerre mondiale est aujourd'hui bien établie. Au total, le chapitre est lui plus factuel que ceux de Blackbourn, mais la dimension réflexive est bien présente.

Le livre de Glenn Penny peut *a contrario* s'avérer décevant pour le chapitre 6, dont l'objet est d'étudier l'influence du nazisme sur les communautés «allemandes»

15 Voir notamment Michael WILDT, *Volksgemeinschaft als Selbstermächtigung. Gewalt gegen Juden in der Provinz 1919–1939*, Hambourg 2007.

16 James Q. WHITMAN, *Le modèle américain de Hitler. Comment les lois raciales américaines inspirèrent les nazis*, Paris 2018 (version anglaise: 2018).

à l'étranger. Le chapitre est intitulé «vecteurs d'endoctrinement» car il se penche sur les manières dont les militants nazis (minoritaires à l'étranger) ont cherché à peser sur les diasporas. Le chapitre s'ouvre ainsi sur la création d'un groupe des jeunes hitlériennes en novembre 1933 à Guatemala City: le mouvement exclut les enfants non allemands, juifs ou issus de mariages mixtes, ce qui divise la communauté allemande locale, qui jusqu'à présent se voulait intégrative. Elle se pensait, selon l'auteur, comme une *Kulturgemeinschaft* et non comme une *Volks-gemeinschaft* raciale. En 1933, l'école allemande de Guatemala City, qui avait le statut d'*Oberrealschule*, comptait 240 élèves, dont 130 citoyens allemands. 119 élèves étaient de langue maternelle allemande. Cette école illustre la diversité de la communauté allemande locale. Une photo montre des SA défilant en 1933 au Guatemala. On retrouve l'échelle micro-historique de la famille Körper (présentée au chapitre précédent), qui dénonce le militantisme nazi mettant en péril les liens du *business* et les relations de travail avec les non Européens. Friedrich Körper prône une neutralité politique par rapport à l'Allemagne nazie et le formule tel quel dans ses lettres. Cette indépendance de l'acteur individuel par rapport à la politique de l'Allemagne et aux relations interétatiques (il doit quitter le Guatemala pendant la Seconde Guerre mondiale mais choisit de revenir s'y installer ensuite jusqu'à sa mort en 2000) offre une réflexion intéressante sur la nécessaire variation des échelles pour saisir un objet, ici ce qu'on entend par »Allemand«, car il est clair pour cet acteur que les connexions développées au Guatemala priment sur son appartenance culturelle à l'Allemagne. Si le livre offre ici le décentrement annoncé, s'il donne des exemples »exotiques«, il n'est pas une histoire du régime nazi. On peut par ailleurs se demander comment, sur le plan méthodologique, monter en généralité à partir d'un nombre restreint d'exemples.

Bilan: quelles perspectives offre l'histoire transnationale?

Des questions suggérées par notre présent: Au terme de ces lectures croisées, on comprend bien comment avance l'historiographie: les historiens ne sont pas murés dans une tour d'ivoire. Ils sont situés et leurs questionnements nécessairement inspirés par l'époque dans laquelle ils vivent. La perspective transnationale ne tombe pas du ciel: elle est fortement suggérée par notre époque, par la mondialisation qui connecte de plus en plus les espaces, les temps, les sociétés. Ce point est mis en exergue par les épilogues des ouvrages, qui montrent combien la mondialisation irrigue le présent de l'Allemagne: Blackbourn ouvre ainsi le sien par la guerre en Ukraine depuis 2022, qui constitue un tournant pour la politique extérieure de l'Allemagne en raison des dépenses militaires consenties. L'Allemagne réunifiée s'engage désormais dans les conflits du monde. Dès l'après-11 septembre, elle avait envoyé 7 000 soldats en Afghanistan. De 1995 à 2020, l'Allemagne a été 4 fois membre temporaire du Conseil de sécurité de l'ONU. L'Allemagne est insérée dans une mondialisation économique qui l'oblige à faire des compromis: le commerce avec la Chine (les exportations allemandes en Chine ont été multipliées par quatre entre 2000 et 2018) l'illustre bien, malgré la violation des droits de l'homme dans ce pays. Les dilemmes de la mondialisation sont aussi évoqués à travers les réformes Hartz IV des années 2000, qui rapprochent l'Allemagne des économies anglo-saxonnes (dérégulation, développement des mini-jobs) au détriment de la protection des travailleurs. Une autre date mise en exergue

par Blackburn est août 2015, quand la chancelière Angela Merkel décide de ne pas refouler aux frontières allemandes les réfugiés syriens (plus de 573 000 arrivent dès cette année-là dans le pays). Cette décision qualifiée de «dramatique» par Blackburn (p. 648) pose de nouveaux défis à une société devenue déjà multiculturelle à la fin du xx^e siècle. Dans l'équipe de football allemande de la Coupe du monde de 2010, 11 sur 23 joueurs avaient une origine immigrée. La xénophobie a ressurgi en politique avec le parti Alternative pour l'Allemagne en 2013 et le mouvement anti-islam Pegida en 2014. L'identité allemande semble en quête de redéfinition. Le triomphalisme de l'immédiat après-réunification de 1990 a été balayé.

C'est peut-être du fait de ces évolutions récentes que les auteurs n'utilisent plus le paradigme de la «modernité» qui sous-tendrait l'histoire allemande: ni l'index thématique de Blackburn, ni celui de Kurlander *et. al.* répertorient les notions de «modernisation» ou «moderne»; le dernier ouvrage emploie une fois l'adjectif «moderniste» à propos de Klimt pour l'art fin-de-siècle (p. 334). Le concept de modernité, qui a structuré les réflexions de nombreux historiens comme Detlev Peukert à propos de la république de Weimar¹⁷ et plus récemment d'Ulrich Herbert sur le xx^e siècle et la *Hochmoderne* allemande¹⁸, a donc été abandonné. C'est dire que les trois ouvrages ici considérés sont bien les produits de leur temps. L'histoire transnationale n'est pas seulement une mode superficielle: elle est une manière de poser des questions nouvelles sur le passé qui viennent de notre rapport au monde. L'histoire évolue puisque toute recherche est nécessairement située. On peut certes le regretter mais on peut aussi y voir une belle opportunité pour réfléchir différemment. Nous optons personnellement pour la seconde option.

Une perspective non exclusive: D'autant qu'aucun des auteurs ne revendique une histoire transnationale «exclusive». Il ne s'agit pour aucun d'entre eux de remplacer une histoire nationale par une histoire globale. Ils proposent seulement un décentrement, les modalités ensuite varient. Blackburn ne rejette pas le cadre national comme cadre d'écriture mais veut considérer d'autres échelles. Le livre de Kurlander *et al.* combine ce décentrement avec une histoire classique dans une démarche qui peut être qualifiée de cumulative. Tandis qu'à l'inverse, Glenn Penny renonce complètement à l'échelle nationale et se concentre sur les diasporas allemandes dans le monde, ce qui a un effet presque folklorique pour des lecteurs européens. L'effet commun aux trois ouvrages est d'ouvrir le champ des possibles, de proposer des narrations multiples. C'est sans doute ici l'apport principal de l'histoire transnationale, même si on peut regretter certains choix. Traiter l'Autriche dans l'histoire allemande dans le livre de Kurlander *et al.* n'est pas pertinent pour toutes les périodes et peut même apparaître politiquement une provocation, d'autant que la part autrichienne est nettement minorée dans l'équilibre final du livre en nombre de pages face à la part allemande.

Peut-on alors écrire encore aujourd'hui une histoire de la nation allemande? Le projet tente encore certains auteurs, à l'instar de Helmut Walser Smith, dont le livre «Deutschland. Geschichte einer Nation. Von 1500 bis zur Gegenwart» peut sembler

17 Detlev J. K. PEUKERT, *Die Weimarer Republik: Krisenjahre der Klassischen Moderne*, Frankfurt-sur-le-Main 1987.

18 Ulrich HERBERT, *Geschichte Deutschlands im 20. Jahrhundert*, Munich 2014.

un contrepoint aux trois ouvrages étudiés ci-dessus¹⁹. Son auteur, lui aussi américain et professeur aux États-Unis à l'université de Nashville, veut traiter de la nation allemande et du nationalisme allemand entre 1500 et 2000, signe que ces sujets ne sont pas devenus obsolètes. Il souhaite en montrer la diversité de compréhensions et d'expériences en cinq siècles. Sa thèse est qu'il n'y a pas de concept unique, transhistorique de la nation allemande. Sur le plan conceptuel, l'auteur distingue la nation allemande du nationalisme, défini comme une idéologie politique considérant le moi et le pays comme une unité et postulant que les liens à la nation doivent l'emporter sur les autres formes d'appartenance et de loyauté. La période de 1500 à Napoléon est qualifiée comme «avant» le nationalisme. Le «siècle du nationalisme» va, selon l'auteur, des guerres napoléoniennes à 1914, tandis que le «siècle nationaliste» de 1914 au nazisme (la différence de cette notion avec l'appellation précédente n'est pas expliquée). La période post-1945 est enfin analysée comme post-nationaliste, l'épilogue sur l'après 2000 s'interroge toutefois sur la renaissance d'un nationalisme allemand. Le sous-titre de l'édition anglaise «Before, During, and After Nationalism» fait référence à cette partition. C'est un livre de qualité intellectuelle nous semblant inférieure aux précédents ouvrages traités et on peine à suivre l'auteur dans ses «thèses». L'une d'elle est que l'identité allemande après 1945 s'est faite compassionnelle à l'égard des victimes du nazisme. Le chapitre 3 sur l'après-1945 s'arrête en 1950 (pourquoi?) et traite à la fois des souffrances du peuple allemand après la capitulation et du rapport aux survivants juifs: les relations internationales, la guerre froide, la renaissance d'une vie politique allemande sont passées sous silence. Tout la période suivante est résumée dans un curieux chapitre intitulé «la présence de la compassion» allant de 1950 à 2000. L'ouvrage est principalement un livre d'histoire culturelle, avec de nombreuses références littéraires et artistiques. Il a été traduit en allemand alors que les trois livres précédents sont en anglais. Il est intéressant de constater sur le marché éditorial l'inégal succès commercial des publications se réclamant soit de l'histoire de la nation, soit de l'histoire transnationale ou globale. Une critique parfois faite à cette dernière est qu'elle n'est pas assez accessible au grand public, qu'elle aurait des allures d'histoire-kaléidoscope qui désorienterait et n'intéresserait pas, voire excéderait les lecteurs d'un pays en quête de «leur histoire». D'où la nécessité pour les praticiens ou défenseurs de l'histoire transnationale de mieux faire comprendre l'intérêt de leur projet.

En effet, l'histoire transnationale d'une part n'est pas réservée aux spécialistes. D'autre part, elle revêt un potentiel qui peut précisément intéresser ceux qui veulent approfondir l'histoire nationale, approche qui conserve toute sa légitimité intellectuelle. La démarche transnationale n'est pas une méta-approche: elle complète et enrichit les histoires nationales en les mettant en perspective. Ainsi on peut prendre en compte la concomitance, la similitude ou la divergence de phénomènes nationaux en réinsérant ou resituant chacun dans ou face à des tendances plus générales (ou plus fines selon les cas) observables aux échelles régionale, continentale et mondiale. La démarche transnationale introduit finalement de la réflexivité dans l'histoire nationale.

19 Helmut Walser Smith, *Deutschland. Geschichte einer Nation. Von 1500 bis zur Gegenwart*, Munich 2021; angl.: *Germany, A Nation in Its Time: Before, During, and After Nationalism, 1500–2000*, New York, NY 2020.

Elle n'est cependant pas une montée en abstraction, un intellectualisme: on a vu au contraire combien elle se nourrissait d'exemples empiriques, d'études de cas. Elle est plutôt une mise en relation de différents espaces. Cela n'empêche pas de privilégier *in fine* l'étude de tel ou tel espace national. Mais précisément: on saisit mieux les spécificités d'un espace si l'on adopte, comme en photographie, de la profondeur de champ, plus que de la hauteur car l'histoire transnationale est proche des acteurs, si l'on change de focale pour filer la métaphore des »lunettes globales« de Blackburn. Et peut-être que ces lunettes sont d'autant plus intéressantes pour scruter les périodes soit précédant les États-nations, soit situées entre les deux mondialisations des fins du XIX^e et du XX^e siècles.

